

SAINTE-FOY DE SELESTAT

Robert GUIDAT

En 1894, Joseph Gény, le conservateur alors en poste à la garde de notre vénérable Bibliothèque Humaniste, publie chez F.X. Le Roux, avec l'imprimatur de son évêque comme il se devait, une brochure de 32 pages, en hommage à ses « chers parents ». Elle est datée du 6 octobre, fête patronale ad hoc.

Il s'agissait du *St. Fides-Büchlein*, destiné à marquer d'une pierre blanche le huitième centenaire 1094/1894. Au sommaire, trois parties : 1) martyre de sainte Foy et vénération dont elle devient l'objet, 2) histoire du pieuré de Sainte-Foy à Sélestat, 3) symbolisme à notre église du même nom.

Ce livret ayant été rédigé en allemand, dans le contexte administratif de l'époque, le présent article se propose de le rendre accessible, aujourd'hui, au plus grand nombre, en présentant essentiellement sa traduction condensée.

Après une introduction générale sur les persécutions à subir en tous temps par les témoins du Christ, selon les paroles de saint Jean (16,2), l'auteur situe l'époque, à savoir la dernière grande chasse aux chrétiens sous les empereurs romains Dioclétien et Maximien.

Nous sommes en 303. Un pourvoyeur des hautes œuvres nommé Dacien arrive à Agen, sur la Garonne, précédé par une réputation de grande cruauté attachée à sa personne. Les chrétiens, avec leur évêque Caprais, s'éclipsent dans la nature...

Parmi eux, Fides, une très jeune fille, élevée dans la religion du Christ par sa nourrice, peut-être à l'insu de ses parents, son père étant un haut dignitaire du pouvoir de l'époque, susceptible par ailleurs d'avoir lui-même dénoncé la cachette de sa fille. On ne sait que trop bien jusqu'où peut aller le sectarisme !

Dacien, on le comprend, escomptait un reniement facile de Fides, en raison de son âge. En outre, la situation sociale de celle-ci permettrait sans aucun doute à ses yeux d'en faire un cas exemplaire.



Lithographie Charles Helbig d'après un dessin d'A. Ginter in "Vues de Schlestadt" (vers 1865)

Or Fides, puisant courage dans la prière, fit front devant le commissaire. Ce dernier d'abord mielleux, se voulut ensuite persuasif, en appelant à sa jeunesse et à sa beauté, avantages qui ne sauraient que plaire à la déesse Diane. Mais même la promesse insidieuse de cadeaux n'y fit rien.

Au dénigrement du Christ, notre héroïne répliqua par celui des divinités de pacotille, provoquant finalement le courroux de Dacien, qui ordonna alors le supplice par le feu. Les sbires versèrent de l'huile et des charbons ardents sur ce corps gracile, ligoté aux mains et aux pieds.

Au vu de la constance silencieuse de notre petite sainte, de nombreux spectateurs se convertirent sur le champ – mais furent ipso facto arrêtés et conduits au temple pour y être contraints de sacrifier aux Dieux des païens. Comme ils n'obtempéraient pas, ils furent simplement guillotins, sans autre forme de procès, et Fides en tout premier.

Parmi les victimes de cette tuerie figurent l'évêque Caprais, les frères de Fides, nommés Prime et Félicien, ainsi que sa sœur Alberte. Cela s'est passé le 6 octobre, selon la tradition.

La tombe de sainte Foy devint rapidement un lieu de pèlerinage. Les miracles qui lui étaient attribués incitèrent dès l'an 400 l'évêque des lieux à la canoniser par élévation des reliques sur l'autel, selon le rite en vigueur.

Il se trouve que par la suite fut fondée en Rouergue, plus exactement à Conques près de Rodez, une abbaye bénédictine, qui languissait de pouvoir vénérer des reliques dans ce lieu rupestre et désert. Et là, on va assister à un *hold-up* d'un genre tout à fait inédit ! Un des moines de ladite communauté, appelé Ariviscus, fut chargé d'aller quêrir les – ou des – reliques à Agen, par la ruse à défaut de tout autre moyen ; il est rapporté qu'il lui fallut neuf années pour arriver à ses fins. Nous étions alors en 880. Avouons qu'il y a là une motivation qu'il nous est, de nos jours, assez difficile d'endosser...

Quoi qu'il en soit, Bernard d'Angers, après plusieurs pèlerinages céans, où il enquêta sur les nombreux miracles attribués à la sainte venue d'Agen, confirmant de surcroît qu'il avait lui-même été témoin d'un certain nombre de grâces, entreprit alors de rédiger vers 1100 le manuscrit des *Miracles de sainte Foy*... qui a échoué à la BHS, comme tout le monde sait.

*

Nous passons au deuxième chapitre, pour apprendre dans quelles circonstances le manuscrit évoqué ci-dessus, quelque peu allongé ultérieurement par un moine inconnu, est parvenu jusqu'à nous. Et ce n'est vraiment pas banal.

Ainsi, lorsque l'empereur Henri IV partit en campagne vers l'Italie en l'an 1090, il était accompagné par Othon de Büren, évêque de Strasbourg, ainsi que par ses frères Conrad et Frédéric. Ce dernier avait

épousé la fille de l'empereur, Agnès, et était depuis 1079 duc d'Alsace et de Souabe.

On peut se demander – certes – ce qui les incita à faire le détour par Conques, sans doute en 1093, au lieu de regagner directement leurs pénates. Quoiqu'il en soit, tous trois relatèrent censément cette étape édifiante à leur mère Hildegard, restée au pays, ce qui veut normalement dire... à Sélestat. En effet, cette douairière avait fait construire ici en 1087 une chapelle, inspirée du saint Sépulcre à Jérusalem (les croisades ne sont pas loin : la première en 1096 !).

Ledit rapport sur le bon accueil reçu à Conques a-t-il suffi à motiver la donation – ou legs – fait à cette lointaine abbaye du sanctuaire de Sélestat ? D'autant qu'il lui fallait encore être assurée du consentement de son troisième fils, Louis, et de sa fille, Adélaïde.

Hélas, en 1094, Hildegard, Adélaïde et Conrad meurent, on suppose de la peste.

Ce qu'il faut bien comprendre maintenant, c'est que Frédéric de Büren a commencé la construction du château de Hohenstaufen près de Göppingen/Wurtemberg en 1070 ; il troquera ultérieurement en toute logique son premier nom contre le deuxième, promis à la plus grande gloire : Barberousse sera en effet son petit fils !

Tous les descendants de Hildegard, en particulier l'empereur dernier nommé, comblèrent les Bénédictins accourus.

Les privilèges de leur Pieuré furent confirmés par le Pape dès 1106. Les donations affluèrent, à Wittisheim, Orschwiller, Fouchy, en Lorraine, etc...

L'église sera agrandie et confiera alors son patronage à sainte Foy, supplantant ainsi à partir de 1200 celui du saint Sépulcre. Mais peu après, le déclin du monastère commence, paradoxalement sous la pression démographique d'une cité née autour de lui et du fait même de son existence. Il aboutira en 1424 au départ de son dernier prier, Raymond de la Romiguière. Ainsi se termine la période bénédictine de ces lieux. Nous n'irons pas au-delà aujourd'hui.

Par contre, il nous faut déceimment revenir sur le premier contact, tel qu'il est relaté par Joseph Gény, entre la famille de Büren et Conques. Le chanoine Dacheux, dans sa brochure consacrée en 1893 à la découverte de notre *Belle Inconnue*, page 6, note 1, dit crûment : « Comment s'établirent les relations entre l'abbaye de Conques et la famille des ducs



Etat de la nef avant la restauration de 1890 (démolition des tribunes)

d'Alsace, c'est ce que nous ne saurions deviner. La légende l'explique par un voyage que Frédéric, *Otton* et un de leurs frères auraient fait à l'abbaye, pour y vénérer les reliques de sainte Foy ; mais c'est probablement une fable... ».

Ceci étant, il ne reste plus de certain, cela du moins en raison de la suite notoire, que l'attraction d'un lieu de pèlerinage en vogue. Or, si l'on veut bien s'en tenir à la définition de cette démarche pieuse, et particulièrement à cette époque de religiosité intense, il ne peut guère s'agir que d'une pérégrination expiatoire.

Dans ce cas, il faudrait faire intervenir ici un fait généralement occulté de part et d'autre du Rhin – et l'on comprendra aisément pour quelles raisons ! Il

s'agit du meurtre, en 1089, du comte Hugo d'Eguisheim, alors qu'il était l'hôte à Strasbourg de l'évêque Othon de Büren, sous prétexte, si nous sommes bien renseignés, d'un festival de tir à l'arc (= *Schützenfest*). Et Lucien Sittler de conclure dans son ouvrage *Geschichte des Elsass*, tome I, page 113 : « ... und die Hohenstaufen sind nicht leicht von diesem Morde reinzuwaschen, der ihnen den Sieg im Lande gab ».

A ce propos, il faut bien réaliser que Hugo et Frédéric – ce dernier, rappelons-le, est le frère de l'évêque – avaient des titres équivalents pour oser toutes les ambitions, même celles qui pouvaient mener à l'empire. Dans le contexte de la Querelle des Investitures qui perdurait, leur rivalité ne pouvait, toutefois, avoir qu'une fin, la tragédie.

Dans cette équation dès lors, supposer qu'un membre de la famille de Büren – et pas nécessairement celui auquel on pourrait penser a priori – pris de remords, se soit mis en route pour Conques, à défaut de Compostelle, n'est plus une fable mais une hypothèse, jusqu'à plus ample informé...

*

Bref, nous n'avons pas fini de supputer, car le troisième chapitre dans la plaquette de Joseph Gény cherche à dévoiler pour nous, comme annoncé, le symbolisme inscrit dans le grès de Sainte-Foy.

L'art roman, de par sa formule même, n'est pas en état de nous faire admirer une abondance statuaire comme son homologue gothique. Mais le message qu'il a su marteler dans la pierre, pour ésotérique qu'il soit, n'en est pas moins omniprésent et, en outre, moins confiné dans le créneau de son siècle que le second.

Suivons le guide. D'abord notons pour mémoire que le chœur est orienté à l'est, d'où nous vient la lumière, celle du matin et celle du Messie. Ensuite prenons conscience du tracé cruciforme de l'église au sol, la croix étant le prix de notre rédemption. Et surtout réalisons l'hommage répété fait à la sainte

Trinité : trois parties essentielles, à savoir la nef, le transept et le chœur ; en réalité, la nef est elle-même triple et conduit à trois absides ; il y a trois fenêtres dans le chœur central ; enfin le tout est couronné par trois tours !

Dans la nef, il y a douze piliers, forcément puisqu'il y avait douze apôtres. Pour y parvenir, il faut passer par le narthex, c'est à dire l'Ancien Testament, alors que sur le tympan du portail, tradition oblige, le Christ dans la mandorle nous bénit, assisté par ses quatre évangélistes. Passé le seuil, nous sommes censés hésiter : le labyrinthe, propre à la mosaïque qui a remplacé le dallage antérieur, nous rappelle les aléas de notre cheminement ici-bas. Nous y serons toutefois confortés par la pratique des quatre vertus cardinales, à savoir la justice, la prudence, la tempérance et la force. Elles sont symbolisées par les quatre fleuves du paradis terrestre qui figurent ici sous la forme *Euphrates, Ganges, Geon, Tigris*, dans le même ordre.

Pas de problème pour localiser les numéros 1, 2 et 4. Mais il y en a bien un quant au troisième. Un amiral que nous guidions récemment sur les lieux, optait pour le Nil ! Renseignement pris, il s'agit du *Gihon*, en Palestine, sur les rives duquel Salomon fut sacré roi.

La chaire se trouve du côté « Evangile », dans la mesure où l'on respectait jadis partout une même liturgie, appuyée sur la premier pilier, celui de saint Pierre.

Le chœur, surélevé de quelques marches, figure le Golgotha, la colline du sacrifice suprême.

Nous ne suivrons pas notre éminent interprète devant les ajouts secondaires engendrés par la campagne de restauration entreprise par l'architecte officiel Charles Winkler à partir de 1875. Mais nous nous étonnerons— et cela n'est pas accessoire — que Joseph Gény ne souffle mot de la redécouverte de la crypte ni de l'énigme posée par notre *Belle Inconnue*, alors qu'il s'agit bien là d'une aubaine extraordinaire pour tout historien. A ceux qui voudraient combler cette lacune, nous conseillons donc de se procurer le guide des deux églises disponible au stand ad hoc de chacune d'elles.

*

En conclusion, il se peut que l'un ou l'autre trouve prématuré ce prologue à 1994. Or, si nous voulons faire au moins aussi bien que Breisach et Colmar, qui, en cette année 1991, se sont faits un devoir de rappeler, avec toute la solennité voulue, la mort de Martin Schongauer en 1491, il faudrait, quant à nous, savoir aussi partir à temps...

*

PS. Il existe —o surprise ! — une paroisse Sainte-Foy en Forêt-Noire, plus exactement à Grafenhausen près du Schluchsee. C'est sans doute la seule outre-Rhin. Apparemment, elle doit idem sa fondation à un retour de pèlerinage, en provenance de Compostelle, passant par Conques. Cette analogie peut-elle nous éclairer ?